

LE SECRET DE L'ÎLE



JEAN-LUC DELACHERIE

FRISON & SUZON

Frison & Suzon

Le Secret de l'Île

© Frison & Suzon, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-2943-9



Cet ouvrage a reçu le Label Création humaine, qui garantit qu'il a été entièrement conçu et écrit par son auteur sans usage de l'Intelligence Artificielle.

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma grand-mère,

Gemma, Ernestine Barsotti, petite pierre de gemme si précieuse, je te remercie de m'avoir nourrie de ta joie de vivre, de ta culture, de ton esprit rêveur et imaginaire, de toutes tes richesses intérieures. Le tendre souvenir de « Sultana, la berbère aux yeux bleus » ; du « joueur de flûte » ; ou de tes « heures claires », rappelle à mon âme cette étincelle vibrante de passion, dévoreuse d'écriture.

Ma mémé chérie, ma petite gemme à moi, toi, qui as tant aimé, qui as tant donné, je te rends hommage et un peu de ta générosité. J'aime à penser, que paralysée devant ma feuille blanche, l'ombre de ta bienveillance plane sur ma plume et éclaire mes idées comme une muse.

Je tiens ma promesse, parole si lointaine qu'elle pourrait se fondre en une comptine, qui reste en mémoire et jamais ne s'oublie. Voici le passage de témoin, le maintien de la flamme...

Ta Zouzoune 2001

1

« Ah ! Comme ils sont beaux ! » dit Atéis en voyant des oiseaux multicolores.

Le garçon parle à l'un d'eux, il s'exclame : « Tu es joli, toi ! On dirait que tu m'accompagnes. Comme j'aime flâner sur cette île, je suis si heureux ici ! C'est le paradis ! » (*En lançant l'oiseau posé sur son bras*).

Tout en continuant son escapade bucolique, il pense, espiègle, qu'il n'est jamais allé au-delà des contours de son île, sauf pour pêcher avec les hommes d'ici, du thon, des maquereaux et des poulpes.

« J'aimerais bien tenter l'aventure hors de mon île Vénitia, voir d'autres horizons, trouver de la nouveauté ! » s'enthousiasme Atéis en lui-même, regardant aussi loin que son regard puisse porter sur la belle bleue, au-delà de la barrière de corail.

Parfois, Atéis s'endort sur le sable à l'ombre d'un cocotier, las de fureter dans les endroits connus, même les plus reculés de cette flore luxuriante. Il n'est pourtant pas si étendu cet atoll Vénitia !

Bercé par le clapotis d'une mer d'écume, l'esprit d'Atéis vagabonde au rythme des vagues venant mourir comme un voile mousseux cousu de dentelle blanche.

Pendant ce temps-là, sa mère Diamanda, cherche son fils partout.

« Où es-tu ? Où t'es-tu caché ? Rooh ! (*Le trouvant sous son arbre fétiche, pas très loin de la maison.*)

— Tu n'en fais qu'à ta tête, j'ai beau te prévenir des dangers... Une vraie tête de mule ! »

Il se réveille et suit sa mère qui continue à le réprimander :

« Depuis que ton père est mort, je ne sais plus comment faire avec toi ! C'est l'heure du repas tout de même ! »

Tout en dégustant son Bangui¹ et son poisson cuit avec du manioc, il déclare :

« Maman, ça a meilleur goût dans une feuille de palmier.

— Reprends des forces et mange ta banane frite » répond-elle.

Lui, tout en buvant goulûment son lait de coco, ne pense qu'à une seule chose 's'é-va-der'.

Guidé par sa témérité, héritée de son père Missa et de son inconscience juvénile, malgré les mises en garde et les remontrances de sa mère, il repart à l'aventure.

Après avoir aidé les hommes à ramander² les filets de pêche en chantant de vieux chants coralliens³, un air de liberté le pousse vers une autre extrémité de l'île.

« Je vais grimper sur ce rocher, la vue y sera plus belle et panoramique », pense-t-il.

Soudain une barque excite sa curiosité. Il descend du rocher, précipitamment, au risque de tomber ou de se faire une entorse. Les rochers extrêmement coupants manquent de le blesser à plusieurs reprises. Il arrive, enfin, sur le rivage. La barque semble abandonnée, attachée par un lien très relâché de son point d'encrage.

— Une petite embarcation ? Quelle trouvaille ! Mais à qui appartient-elle ?

Pris de ferveur, il s'empresse d'aller voir cette vieille coque délaissée au caprice de la mer. Son désir ardent d'aventure le pousse à s'y installer. La barque l'invite à bord, heureux d'y trouver des rames et une pagaie.

— Les pêcheurs m'ont appris à barrer et à ramer, je vais bien me débrouiller.

Il dénoue la corde d'amarrage, donne une bonne impulsion du pied pour quitter la côte.

— Waouh ! Comme l'eau est calme, je suis bien tranquille ! s'exclame-t-il, le sourire au coin des lèvres.

Il ne se soucie plus guère des corvées habituelles, ni de personne. Plus rien ne peut l'atteindre. Il s'allonge les yeux rivés au ciel, chantant, rêvassant, porté par cette mer telle une mère, berçant ses indicibles secrets d'aventure. Il n'a pas conscience que la météorologie est capricieuse et peut changer rapidement en mer, que de nombreux dangers le guettent.

Atéïs, enfin libre, ne voit pas le temps s'écouler. Il alterne les moments de détente et de manœuvres à la rame, bien abrité dans cette alcôve que représente la coque. Il rame, rame et pagaie si fort, qu'il perd les contours de l'île. Joyeux de cette escapade, il se mouille le visage à maintes reprises. La chaleur l'accable. Épuisé, à bout de force, après tant d'efforts, il s'endort profondément de fatigue. Il rêve de son grand désir de conquête et d'évasion.

Le vent, tout à coup, se met à souffler, l'éloignant davantage de son île. Une vague de choc, sur le côté de la coque, le sort de sa léthargie⁴ et le réveille.

Plus une particule de terre ! Que l'immensité bleu-turquoise et lui ! Son cœur se met à battre la chamade et une peur paralysante l'envahit.

— Où est mon île Vénitia ? Mamaaann ! ! ! Ses lamentations résonnent comme un écho dans un cri déchirant.

« Je ne dois pas paniquer », s'encourage-t-il, reprenant ses esprits et son souffle.

« Il faut que je reste éveillé ».

Il fixe l'horizon. Après plusieurs longues heures de navigation à la rame, combien de temps s'était écoulé ? Il n'en savait rien. Il se demande s'il tourne en rond, il finit par se désespérer.

« Je commence à grelotter. J'ai faim, soif et n'ai aucune provision ! »

Après un temps de réflexion, il s'interroge pour savoir s'il peut pêcher en confectionnant une canne digne de ce nom, avec les moyens du bord.

« À part le manche de ma rame ou de pagaie et mon lacet de sandalette, aucun appât pour attirer le poisson ! »

Sur son île, les hommes rapportent souvent du thon et du maquereau, mais ils ont des filets. L'après-midi lui paraît interminable sans aucune prise de pêche et ce soleil qui tape. Il finit par mettre sa tunique entortillée sur la tête. Malheureusement pour lui, toutes ses tentatives avant la nuit sont vaines.

Il tremble de froid et de peur, ne cessant de se concentrer sur la ligne d'horizon, afin d'y découvrir une quelconque lueur ou destination. Il vogue tous azimuts, sans gouvernail jusqu'à l'épuisement. Quelques poissons narquois viennent frôler son embarcation, l'éclaboussant parfois.

La présence de ces animaux lui ôte momentanément son angoisse. Il en oublie sa faim. Il se triture l'esprit :

« Que va penser ma mère ? J'aurais dû l'écouter ! J'aurais dû rester sur le sable et me contenter de regarder la mer. Oohh ! Et dire qu'en ce moment, je serais dans mon lit, le ventre repu ».

Enfin, l'aurore pointe et lui permet de déceler un tout petit point noir, au loin. Il rame, rame tant qu'il peut afin de l'atteindre. Ses yeux lui jouent des tours, sous ce soleil de plomb, dès l'aube ! Après quelques heures de souffrance inhumaine, se dessine plus clairement une terre.

Était-ce un mirage ?

— Ah ! Mon île ! crie-t-il, joyeux.

Il croit revenir sur son île, Vénitia, au petit matin. Cette terre paraît solitaire et extrêmement foisonnante en végétation. Finalement, descendant de sa barque exténué, il s'allonge. Bizarrement, il constate que des galets lui servent de lit et non son sable fin habituel. Il tombe dans un sommeil quasi comateux. Le soleil semble au zénith à son réveil.

Combien d'heures avait-il dormi ?

Il est pris d'un frissonnement d'effroi, seul dans cet endroit inconnu.

Inévitablement, il pense à sa mère et son cœur se met à battre fort.

« Où suis-je ? Comment vais-je faire pour retrouver ma famille, mes amis et mon île ? »

Il se relève péniblement, les membres encore endoloris d'avoir tant fait d'efforts pour accoster, le dos courbatu par le lit de cailloux et des douleurs de brûlures sur les épaules, dues aux coups de soleil. Sa tunique toujours sur la tête, il s'avance :

« Y'a quelqu'un ? » hurle-t-il de vive voix et de plus en plus fort.

Il remet sa tunique sur son torse.

2

Il se munit d'un roseau et se dit en lui-même qu'il faut trouver de quoi se nourrir dans ces contrées sauvages. Son ventre laisse échapper des gargouillis significatifs.

« Je vais m'armer de courage et prospecter par ici. Quelle végétation ! » pense-t-il, en se débattant dans les feuillages.

« J'espère qu'elle est aussi belle qu'hospitalière ! »

Soudain, des bruits bizarres se précisent plus distinctement.

« Chic ! » se dit-il, ce sont des voix ! Oui des voix aiguës, me semble-t-il.

Mille petits êtres minuscules, ne mesurant que quelques centimètres, voire millimètres, l'encerclent, sortant de nulle part. Il crie, n'en croyant pas ses yeux :

« Aaahhh ! Je dois rêver sans doute. C'est le soleil qui m'a tapé sur le crâne ! » s'écrie-t-il, assailli par des espèces de petits êtres rampants, marchants, volants.... et criant bizarrement. C'est étrange, ça ressemble à une colonie de fourmis, mais... Il tombe à la renverse. L'un d'eux escalade son épaule, le rendant tout chose ; puis, grimpe sur son menton, aidé par la chaîne ininterrompue et interminable de ses congénères⁵.

Atéis est tellement surpris, qu'il a peur. Tout tremblant, il se gratte le corps comme si des orties et des chatouilles avaient parcouru ses membres. Aucune parole ne peut sortir de sa bouche ; mais dans un réflexe, il pince ses lèvres de crainte qu'ils n'y entrent. Le petit être étrange saute, au final, sur le bout de son nez. Atéis louche. L'être se dresse et lui déclare :

« Tu es le géant de ces lieux. Sache que nous n'avons pas peur de toi car nous saurions nous défendre, si tu devenais redoutable ! »

La parole lui revient :

« Mais non, mais non ! nie le garçon.

Il ajoute :

— Je ne vous veux aucun mal. Je viens de l'île Vénitia, je me suis perdu en mer ; mon nom est ... Atéis. »

En les regardant de plus près, il constate qu'ils sont tout comme lui, des êtres humains mais minuscules. Tous bien proportionnés, mais si infimes qu'il plisse les yeux pour mieux les voir. Ça le met dans de bonnes dispositions.

— Moi, c'est Aihau. Ah oui ! Nous connaissons très bien ton île. Ses

habitants vivent exclusivement de leurs activités de pêche et de cueillette de fruits. Nos oiseaux transporteurs nous en ont parlé.

— Moi, je m'appelle Mahoa.

— Et moi, Poetai. S'élance un autre.

Tous ont une bonhomie agréable. Leurs noms ont une sonorité douce. Il réfléchit et se conforte dans l'idée qu'ils paraissent plutôt inoffensifs ces petits êtres.

— Ah, oui ! dit le garçon, troublé par leur savoir (*ils parlent la même langue*) et leur assurance. Comment vais-je pouvoir retourner sur mon île ? Où suis-je ? Quelle est cette île ? Et il éclate de rire :

« Ahhahh ! Arrêtez ! Vous me chatouillez, c'est une torture !

— Avant de te répondre, tu vas pouvoir te restaurer, d'accord Atéis ? dit Aihau et tous, redescendent de son corps.

— Nous avons des fruits succulents, ils ne se dégustent nulle part ailleurs ! rétorque un autre nommé Haloa. Ici, c'est pour nous une marque de convivialité.

— Mais...émit Atéis.

— Pas de mais, fait Aihau, calmant l'impatience du garçon, tout sera à ta taille !

— À ma taille ? Euh ! Merci, mes amis, je n'ai guère le choix et j'avoue avoir l'estomac dans les talons !

— Aaaaah ! » (Rire général)

Ses propos déclenchent une franche et sympathique rigolade, pendant que l'intestin du gamin crie famine, faisant de drôles de borborygmes⁶. Ils se mettent tous à l'ouvrage, chantant de leurs voix striduleuses⁷. Ils concoctent un repas copieux, digne de ce géant. Ils font grandir la nourriture en versant de la sève d'arbre, prenant soin de mettre les aliments, au préalable, au plus près de lui.

Assis autour de lui, ils s'amusent de le voir dévorer, goulûment, ces agapes improvisées, tout en l'analysant de curiosité. Lui, confus, s'excuse, prétextant qu'il n'a pas pris de collation depuis son départ et que ses efforts ont brûlé ses dernières forces. Incontestablement, il les a tous conquis.

— Prends ton temps, mon ami, ensuite, nous te ferons visiter notre belle île.

Lui, entre deux bouchées :

« Quel est ce fruit aux si belles couleurs ? s'interroge-t-il.

— Il s'appelle prisma. Ces couleurs sont celles de l'arc-en-ciel. Mais tu as aussi, devant toi, du myra qui mousse, de l'itis en lamelles et du ganalo qui roule.

— Hum, c'est bon ! D'où venez-vous ? questionne le gamin, intrigué.